

# Le « ne plus savoir » et la maïeutique de Socrate

Joseph Caccamo

DANS **CAHIERS DE GESTALT-THÉRAPIE 2022/1 n° 47**, PAGES 101 À 109

ÉDITIONS **COLLÈGE EUROPÉEN DE GESTALT-THÉRAPIE**

ISSN 1277-6874

ISBN 9782491953119

DOI 10.3917/cges.047.0101

Date de mise en ligne : 06/12/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cahiers-de-gestalt-therapie-2022-1-page-101?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Collège européen de Gestalt-thérapie.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# LE « NE PLUS SAVOIR » ET LA MAÏEUTIQUE DE SOCRATE

## Résumé

*La maïeutique consiste pour Socrate à interroger un disciple en feignant l'ignorance pour le mener, par des questionnements successifs à lui faire découvrir par lui-même la connaissance. C'est une manière de « ne plus savoir » ou plutôt de feindre de ne plus savoir qui s'apparente au « ne plus savoir » gestaltiste, avec cette différence que Socrate a un projet sur l'autre celui de l'amener à telle ou telle vérité. Il s'agit d'une utilisation stratégique de la retenue du savoir ou de la discrétion alors que le thérapeute utilise celle-ci sans aucun projet sur son patient.*

**Mots-clés :** Maïeutique, ne plus savoir, connaissance, questionnement, savoir esthétique.

## Définition

La maïeutique de Socrate (469-399 av. J.-C.) est l'art de faire accoucher les esprits. À l'image de sa mère Phénarète, sage-femme renommée, Socrate se définit comme un « accoucheur d'esprits ». Par analogie avec l'une des Pléiades de la mythologie grecque Maïa, qui signifie petite mère et qui est le nom que l'on donnait également aux sages-femmes, la maïeutique socratique est une technique qui consiste à questionner l'autre pour lui faire « accoucher de sa propre vérité ». L'idée est que chacun porte en soi le savoir sans en avoir conscience. En réalité on ne sait pas que l'on sait et seul l'art de poser les bonnes questions

Joseph CACCAMO

peut mener à la connaissance. Pour cela, Socrate dit être, comme Pythagore, non pas un savant, mais un homme aimant la sagesse (philosophe) : « *Tout ce que je ne sais pas, je n'imagine pas non plus le savoir* » dit-il, phrase qui accompagne la seconde plus connue : « *tout ce que je sais c'est que je ne sais rien* ».

De là est né notre fameux « *ne plus savoir* » dont nous nous sommes emparés, nous autres gestaltistes, pour en faire une sorte de modèle théorique. Socrate nous dit que la sage-femme n'enfante pas elle-même, elle se contente de faire accoucher.

*« J'ai d'ailleurs cela en commun avec les sages-femmes que je suis stérile en matière de sagesse, et le reproche qu'on m'a fait souvent d'interroger les autres sans jamais me dévoiler sur aucune chose, parce que je n'ai en moi aucune sagesse, est un reproche qui ne manque pas de vérité ».*

Cette « *abstraction du savoir* » que revendique Socrate, nous pourrions, comme on le voit dans les différents articles sur la discrétion, la revendiquer nous-mêmes. Ce processus peut être un formidable outil de co-création pour permettre au patient d'accoucher de sa propre vérité. C'est en effet dans l'inter-action et le bon questionnement que peut émerger la connaissance de soi., autrement dit les *figures* qui vont donner sens. Socrate pousse à se poser des questions, à se confronter à ses contradictions, à faire appel à ce qu'il appelle la « *réminiscence* » (le souvenir), pour mettre en lumière cette connaissance.

*« Je raisonnai ainsi en moi-même : je suis plus sage que cet homme. Il peut se faire que ni lui ni moi ne sachions rien de fort merveilleux ; mais il y a cette différence que lui, il croit savoir... et que moi, si je ne sais pas, je ne crois pas non plus savoir. »*

La maïeutique chez Socrate est donc l'art du questionnement dont l'objectif est de montrer à celui qui se croit ignorant qu'il est en réalité savant ou sachant. En thérapie nous pourrions dire que le patient possède en réalité, sans le savoir, les réponses à ses questionnements et qu'il a besoin d'une sorte de catalyseur pour les lui faire découvrir. C'est un peu ce qui se produit quand un thérapeute renvoie la question posée par le patient au patient lui-même, car, en fait, lui seul sait ce qu'il est réellement en mesure de comprendre ou de faire.

C'est aussi la raison pour laquelle il n'est pas recommandé de prendre en thérapie quelqu'un qu'on connaît déjà, peu ou prou, car le processus de « ne plus savoir » sera alors pleinement entravé.

Ce non-savoir s'applique donc non seulement du thérapeute sur le patient, mais aussi du thérapeute sur lui-même, sur son propre savoir, comme le montre l'exemple de Socrate.

## Les étapes du processus socratique

### Ce que l'on sait que l'on sait

Une première étape du processus socratique consiste à détruire les illusions ou faux savoirs, à remettre en question ce que l'on sait que l'on sait. Pour cela il procède par le procédé célèbre de l'*ironie* qui consiste, non pas à contredire l'interlocuteur et encore moins à se moquer de lui, mais à lui poser une série de questions circulaires qui lui feront réaliser que ce ne sont que préjugés (introjects), peurs (nées de réflexions dirons-nous), ou illusions (nées de projections, déflexions ou égotisme). C'est, à l'évidence, une étape essentielle de la thérapie, un verrou qui, s'il persiste, ne permet pas le changement. Bien sûr, il ne faut pas prendre ce processus de l'*ironie* avec le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. En grec ce mot signifie simplement, *action d'interroger en feignant l'ignorance* et rien d'autre. Ce n'est que plus tard que ce mot aura une connotation négative et sera associé à la dissimulation. Ce qui empêche le changement, ce sont ces fausses certitudes, ou « connaissances de soi », des autres qui génèrent les problèmes relationnels pour lesquels la plupart des patients viennent en thérapie.

Dans ce processus de la maïeutique, la seule différence est que le thérapeute, lui, ne *feint pas* l'ignorance, mais il est réellement ignorant de ce qui pourrait advenir, ce qui n'est pas le cas de Socrate.

### Ce que l'on ne sait pas que l'on sait

La deuxième étape est celle dont nous avons parlé, celle de ce que l'on ne sait pas que l'on sait. Je ne reviendrai pas là-dessus et je renvoie à mon article étymologique. Mais on ne saurait jamais suffisamment répéter aux thérapeutes que toutes les « solutions » qu'ils pourraient

trouver pour le patient ne sont rien à côté de celles que celui-ci aura trouvées lui-même par l'expérimentation et d'abord par l'expérimentation du contact ici et maintenant avec le thérapeute. Comme nous l'avons dit plus haut, tout patient qui vient en thérapie possède déjà en lui les solutions à ses problèmes.

### **Ce que l'on ne sait pas que l'on ne sait pas**

C'est tout le champ de l'imaginable illustré par l'accompagnement exposé dans l'allégorie de la caverne exposée dans le *Livre VII* de *La République* de Platon. Les protagonistes de ce mythe ont toujours vécu enfermés dans une caverne, dans un paysage peuplé d'ombres, et ne savent pas qu'il existe une autre réalité. Ils vont finir par penser que l'ombre est la réalité. C'est dans le processus psychotique que ce phénomène agit le plus. Chez Platon, les personnages ne sont pas considérés à proprement parler comme psychotiques, mais ils sont simplement enfermés sans le savoir dans leur «réalité», car ils n'en ont pas d'autre possible. Mais le psychotique n'est jamais en contact avec le réel, même lorsqu'il sort de sa caverne. En réalité il porte sa caverne en lui et n'en sort jamais.

D'ailleurs Platon nous raconte que, même en sortant de la caverne, la découverte du réel serait impossible. Son allégorie ne s'arrête pas à la description de cette condition humaine, ignorante du véritable sens de l'Être, puisqu'il décrit dans la suite du Livre VII de *La République* ce qu'il se passerait si un homme parmi tous les prisonniers était libéré de ses chaînes et conduit en dehors de la caverne. Il s'agit par là d'illustrer comment se déroule l'accès à la connaissance. Platon raconte alors avec quelle intensité, celui qui n'aurait jamais rien vu d'autre que des ombres dans la pénombre de la caverne, se trouverait aveuglé en découvrant le monde extérieur baigné de la lumière du Soleil et aurait des difficultés à le voir.

Dans la vie courante, nous avons tous notre caverne où nous prenons la réalité pour l'ombre et l'inverse. La caverne représente tout le conditionnement familial et social qui a pu être vécu comme un enfermement. La thérapie devient alors un «déconditionnement» qui consiste à mettre en lumière ce qui ne pouvait être vu, à exprimer ou mettre en mots ce qui ne pouvait se dire, à s'autoriser ce qui était interdit, à ressentir ce qui ne pouvait l'être.

## Empathie et discrétion

Ce déconditionnement ne peut se faire dans la confrontation des idées, mais seulement dans un processus empathique. Or la discrétion est le seul chemin qui mène à l'empathie. Elle demande au thérapeute de se taire pour écouter, l'inverse du procédé de la maïeutique socratique. On n'est plus alors dans la démarche du questionnement répétitif circulaire visant à déstabiliser l'interlocuteur pour lui faire atteindre *la vérité*, mais dans une approche compatissante intégrant, comme chez Carl Rogers, les parties rationnelle, appétitive et ardente de l'esprit pour accéder à une réflexion commune, respectueuse de la mesure de l'autre. L'empathie est une attitude d'intérêt envers les représentations et les ressentis de l'autre. Cela suppose une mise en réserve du jugement, une épokê qui donne la parole au patient et l'« autorise » à s'exprimer.

L'empathie centrée sur la personne a ceci de commun avec la maïeutique qu'elles participent toutes deux d'une forme d'accouchement et de confiance, en l'individu concerné, de pouvoir effectuer cet accouchement. Mais une différence fondamentale réside dans leurs fondements épistémologiques.

*« Dans la maïeutique de Socrate, l'accoucheur croit déjà savoir de quoi le "parturient" va accoucher. Le savoir est prédéterminé et l'accoucheur s'en croit détenteur. Si la maïeutique permet une démarche critique envers ce dont le "parturient" pourrait accoucher (en le comparant avec ce savoir prédéterminé), elle empêche tout développement de la connaissance réciproque entre "sage-femme" et "parturient" et tout esprit critique envers ce savoir, ou tout développement de la connaissance tout court. Le praticien de la maïeutique croit qu'il n'a rien à apprendre de son interlocuteur : il n'a aucun intérêt pour les réponses de ce dernier, vu qu'il croit déjà connaître ce qui est. » (Wikipédia)*

Et pourtant Socrate affirme haut et fort qu'il ne « sait rien ». En réalité son savoir est seulement suspendu, plutôt tu, le temps de l'investigation, mais il possède comme un objectif précis à faire atteindre.

Dans le dialogue, *Ménon*, Socrate se fait fort de faire découvrir le théorème de Pythagore à un jeune esclave illettré. L'objectif d'arrivée est défini d'avance. Dans le *Banquet*, le présupposé est d'atteindre, à travers ce processus, la Beauté. La prêtresse Diotime affirme que l'âme

en chaque homme est enceinte et qu'elle désire accoucher. Mais cet accouchement ne peut se faire que dans la Beauté. Donc le rôle du philosophe est de faire accoucher les âmes dans la Beauté afin qu'elle donne naissance à de beaux discours ou raisonnements (logoi) et à de belles œuvres.

### Les dessous du « ne plus savoir » socratique

En réalité, si Socrate applique cette théorie, il faut savoir ce qu'elle sous-tend. Platon, tout comme Pythagore, s'inspirent en fait de plusieurs théories philosophiques et religieuses qui avaient cours en leur temps et qui ont influencé pour la suite la plupart des religions et des croyances sociales, à commencer par le christianisme.

Tout d'abord la théorie de l'orphisme dont on peut trouver les sources dans l'Égypte ancienne et transmises essentiellement par Pythagore. Mais on sait que Platon fit un séjour en Égypte sans avoir plus de détails sur ce séjour. N'oublions pas que *Maïa* était mère du dieu de la connaissance cachée, *Hermès*, lui-même père de *Pan*, le Grand Tout dans la tradition orphique.

Platon croit au monde des *Eideia* qu'on traduit par *Idées*, et qui sont en quelque sorte comme les archétypes des êtres sur terre. Ainsi il y a un archétype de la Beauté, une « *eideia* », comme il y a un archétype de l'homme ou du cheval. Par confusion avec le *Kâ* de la religion égyptienne, le christianisme a repris cette croyance en transformant l'*Eideia* en l'âme. Et c'est pourquoi le platonisme s'est trouvé, pendant tout le Moyen Âge, et sans aucune difficulté, en parfaite concordance avec les principes de la religion chrétienne, notamment avec les concepts de croyance en l'âme, en un au-delà, la notion de paradis, du jugement et de la réincarnation.

Si bien que, dans le cas du *Ménon* ou du *Banquet*, les interlocuteurs n'ont qu'à faire appel à leurs souvenirs du monde des Idées pour atteindre la réalité, même s'ils sont parfaitement ignorants sur terre. Selon Platon, en chaque être il existe une part divine qui peut se « souvenir » de cet autre monde où elle a séjourné. Concept qui est même antérieur à Platon puisque déjà présent dans le récit biblique de la création où l'être humain, l'adam, (nom commun avant de devenir nom propre) est

appelé du double nom (masculin et féminin) ISH/A.

Ce dernier signifie littéralement le *feu de Dieu*. Platon affirme que les disciples de Socrate

*« n'ont jamais rien appris de lui et qu'ils ont eux-mêmes trouvé en eux et enfanté beaucoup de belles choses. Mais s'ils en ont accouché, c'est grâce au dieu et à (lui) ».*

Socrate l'affirme dans le Thééthète :

*« De la découverte de la connaissance le dieu et moi sommes responsables ».*

Le philosophe devient ainsi, dans cette optique, un véritable accompagnateur du divin, un créateur de ponts, (*pontifex*, pontife) entre son interlocuteur et le « dieu » dont il parle. Il tire le divin de lui pour l'amener à la connaissance.

Cet aspect est développé le plus dans son dernier dialogue, le *Phédon*, qui relate les instants précédant la mort de Socrate. C'est ce lien maïeutique avec la réminiscence qui permet l'accès à la connaissance et à Socrate de se souvenir de ses existences antérieures et d'aborder ainsi la mort corporelle avec sérénité. Le processus de la pensée se produit non pas par référence aux expériences vécues, mais par analogie et association des Idées. Sa sérénité lui vient de la conviction que la vie terrestre n'est que passage, que le corps (*Soma*) n'est qu'un tombeau (*Sema*) dans lequel l'âme est emprisonnée. et qu'il rejoindra bientôt les « îles des bienheureux » où il sera honoré « *si la Pythie le permet.* »

### **Qu'est-ce que « ne plus savoir » ?**

Nous avons vu que la maïeutique socratique qui semblait partir d'un « ne plus savoir » sous-tend en réalité des présupposés et des stratégies dont l'objectif est d'orienter l'individu vers ce que l'on appelle une « vérité » ou connaissance supposée. Même si elle n'est qu'une simple stratégie, cependant, sur le plan pédagogique, elle a le mérite de faire prendre conscience à l'interlocuteur de ses limites. Au lieu de dire à ce dernier qu'il se trompe et de lui dire pourquoi, Socrate préfère que celui-ci en découvre les raisons par lui-même. La maïeutique n'est là que pour

guider le cheminement de la réflexion et de la découverte. En cela, elle s'apparente à un processus thérapeutique inconnu à l'époque et aujourd'hui utilisé dans les thérapies et processus pédagogiques.

Mais, en même temps, elle nous montre que le « ne plus savoir » est seulement un outil, une ruse, un leurre utile pour arriver à un objectif déjà connu du philosophe : la Beauté, la connaissance, la vie dans l'au-delà, etc.

Au pire, « *un échange qui repose sur la maïeutique met plus souvent l'interlocuteur dans l'embarras, que l'on appelle aussi en philosophie une aporie, qu'elle ne conduit vers une véritable réponse. Pour cette raison, on relèvera que le Socrate historique n'a rien bâti à partir de la maïeutique, laquelle pourrait ainsi sembler être davantage une entreprise de destruction des certitudes, plutôt qu'un véritable fondement pour établir solidement un système de pensée.* » (Wikipedia)

Comment nous autres, thérapeutes, pouvons-nous appliquer cet axiome en thérapie ? Est-il possible, quand *on sait*, de faire comme si *on ne savait plus* ? Pour appliquer la technique du *bon questionnement* comment faire, lorsqu'on « *ne sait plus* », quel est le bon ou le mauvais questionnement ? La simple empathie suffit-elle pour le savoir ?

Et d'abord que signifie cette formule ? Qu'est-ce que nous entendons par savoir ? S'agit-il simplement du savoir intellectuel, de connaissances théoriques apprises, de modèles ou techniques à appliquer ? À quoi auront servi alors les formations suivies, les expériences passées ? Le contact entre le patient et le thérapeute se situe-t-il uniquement au niveau de ce « savoir » ? Et suffit-t-il de faire abstraction de ce savoir pour prétendre être en contact avec le patient ?

Le mot *savoir* vient d'un mot latin qui signifie d'abord « *avoir du goût, une saveur* (mot qui a la même origine). C'est le sens qu'il a gardé en espagnol et en italien.

Dans le cas du gestalt-thérapeute, il ne s'agit pas de simples connaissances intellectuelles, mais aussi d'une connaissance **esthétique** qui englobe la capacité de saisir la "saveur" de la rencontre. Prenons conscience que *ne plus savoir*, pour un thérapeute gestaltiste, ne peut concerner seulement le domaine intellectuel, comme pour Socrate, mais aussi toute l'expérience commune passée, le domaine de la "saveur" de ce qui est là, à travers les émotions, les éprouvés, le ressenti. Faut-il pendant un moment prétendre ne plus être en contact avec cela, ne plus éprouver ? Ne plus ressentir ? Peut-on, même pour un court instant,

faire abstraction de l'éprouvé passé et présent de la situation qui constitue ce "savoir", qui englobe cette connaissance ? Le thérapeute gestaltiste doit-il devenir, un moment donné, une sorte de zombie humain, de miroir neutre, tel que le prétendait la psychanalyse ?

Comme pour la maïeutique, le "ne plus savoir" est une belle formule théorique que nous revendiquons, mais, appliquée à la lettre, et sans sa dimension essentielle de la *connaissance esthétique*, elle n'est, tout comme la maïeutique socratique, qu'une stratégie qui n'a plus rien à voir avec une posture thérapeutique, elle n'est qu'un superbe leurre.

Socrate *sait* parfaitement là où il entend mener son interlocuteur, mais il le tait. Il pratique la retenue, la **discrétion** qui, seule, lui permet de poursuivre son investigation.

Le thérapeute ne peut faire autrement, non pas ne plus savoir, mais, tout en faisant recours à ce qu'il a appris, ce qu'il a vu ou ressenti ou éprouvé le long de sa pratique, seulement essayer de mettre en réserve, retenir ce *savoir*, pratiquer la retenue, la **discrétion**. Mais cette fois-ci et contrairement à Socrate, en abandonnant l'idée de savoir où cela le mènera. La thérapie est un saut dans l'inconnu, aussi bien pour le patient que pour le thérapeute. Et c'est surtout là, dans ce domaine-là, que ce dernier doit accepter de "ne plus savoir."

Joseph CACCAMO

## RÉFÉRENCES

Jean Montenot, "Les outils de Socrate" [archive], sur L'Express, 1<sup>er</sup> novembre 2009 (La Maïeutique, art de l'accouchement des idées»).

Platon Œuvres complètes, classiques Garnier, Le Banquet, le Ménon, Le Phédon, le Théétète, La République Livre VII.